

La Divine comédie

Dante commença son œuvre en exil, à Ravenne, à partir de 1305 et le « Paradis » ne fut divulgué qu'après sa mort, en 1321. Le poème connut un succès immédiat. On compte en France trois traductions manuscrites – dont une seule complète, au milieu du xv^e siècle. La première traduction imprimée en français, en trois volumes, date de 1596-1597. Puis le texte fut délaissé durant la période classique. Si l'on excepte la traduction de Rivarol du seul « Enfer » (1783) que lisait Chateaubriand, le catalogue de la Bibliothèque nationale ne comporte qu'une traduction complète au xviii^e (Voltaire traita la Comédie de « salmigondis ») : celle en prose du comte Colbert d'Estouteville, d'abord manuscrite (1751) puis revue et éditée par Sallior, en 1796. Au xix^e siècle, on trouve dix-sept éditions intégrales différentes, dont l'une du philosophe chrétien Lamennais, posthume, en 1863. Dans la période contemporaine, de nombreux traducteurs affrontent La Divine comédie ; du début du xx^e jusqu'à aujourd'hui, on peut compter une vingtaine de traductions différentes dont huit sont disponibles.

La Divine comédie se présente sous forme de tercets en hendécasyllabes, rimés selon le schéma aba/bcb. Les solutions des traducteurs furent multiples en ce qui concerne la métrique : la première (milieu du xv^e) est en alexandrins, celle de M. B. Grangier (1796) est composée de sizains en alexandrins avec « ryme françoise ». P. A. Fiorentino au xix^e traduit en prose rythmée. Au xx^e, traduisent en strophes rythmées A. Masseron, L. Espinasse. En 1938, Martin Saint-André pratique l'alexandrin et la terza rima française. H. Longnon revendique des « coupes de dix ou de douze syllabes » ; A. Pézard a voulu traduire en décasyllabes, selon lui le vers le plus proche de l'hendécasyllabe de Dante, alternant une césure 4/6 et une 6/4, décasyllabe qu'on retrouve chez A. Pératé (1922) et M. Scialom (1996) ; J. C. Vegliante alterne décasyllabe et hendécasyllabe (Librairie nationale, 1998). J. Risset allie alexandrins, décasyllabes et vers libre.

Notre passage se situe au début du chant VIII du « Purgatoire » où Dante, accompagné du poète Sordello, au crépuscule, doit trouver un abri car toute ascension de la montagne – le « Purgatoire » comporte sept gradins – est interdite après le coucher du soleil. Le passage est souvent défini comme « Angélu du soir », ou « Complies en Italie », c'est-à-dire le moment de la dernière prière de la journée.

Era già l'ora che volge il disio
ai navicanti e'ntenerisce il core
lo dì c'han detto ai dolci amici addio ;
e che lo novo peregrin d'amore
punge, se ode squilla di lontano
che paia il giorno pianger che si more ;
Quand'io incominciai a render vano
l'udire e a mirare una de l'alme
surta, che l'ascoltar chiedea con mano.

Ella giunse e levò ambo le palme,
ficcando li occhi verso l'oriente,
come dicesse a Dio : « D'altro non calme ».
Te lucis ante si devotamente
Le uscì di bocca, e con sì dolci note,
Che fece me a uscir di mente ;

Purgatoire chant XI, v. 1 à 15

C'estoit l'heure ja qui, aux gens de navigage,
 Retournant le desir, atendrist le courage,
 Pensantz au jour qu'ils ont dit adieu aux amis,
 Et qu'un neuf voiageur d'amour et plein d'ennuis,
 Si d'avanture il oyt de bien loing une cloche,
 Qui semble lamenter du jour la mort si proche,
 Lorsque je coumençay n'ouir plus ce beau chant,
 Qu'une ame j'aperçeuze, laquelle, en se haussant,
 Avecques les deux mains demandoit audience,
 Qu'ensemble elle joignit, et droit ses yeux advance
 Vers l'orient ; du tout ayant a Dieu son cueur,
 Coumance un *Te lucis* avec telle douceur,
 Que presque hors de moy lors mon ame transporte.

« Manuscrit de Vienne », 2^{ème} moitié du XVI^e

C'estoit l'heure dejià qui le desir infpire
 A ceux qui vont fur mer, & attendrist leur cœur
 Le jour qu'à leurs Amys, ils veulent Adieu dire,
 Et qui le Pèlerin nouveau poingt de rancœur,
 S'il entend de bien loing une cloche fonante,
 Qui du iour *fe* couchant (comme il *fem*ble) lamente.

Lors que ie commençay rendre vaine l'ouye,
 Et de ces ames voir l'une *fe* foubzlevant,
 Qui de la main *taf*choit d'*ef*tre soudain ouye.
 Elle approche, & le voit les deux paulmes *fou*vent,
 Regardant l'Orient, comme venant à dire
 A Dieu, Rien plus Seigneur que toy ie ne *de*fire.

Avec *fa* douce voix l'Hymne beau de Complie
 De *fa* bouche *fortit ainfi* dévotement
 Que de moy ie n'euz plus aucune *fantafie*, (...)

M. B. Grangier – Paris Vve Drobet (et J. Gesselin) 1596-1597

C'était déjà l'heure qui réveille les regrets des navigateurs et attendrit leur âme, le jour où ils ont dit à leurs doux amis : adieu : l'heure où le nouveau pèlerin se sent blessé d'amour, s'il entend dans le lointain une cloche qui paraît pleurer le jour près de mourir : lorsque je commençai à ne plus rien entendre, et je vis une de ces âmes se lever et demander avec la main qu'on l'écoutât. Elle joignit et éleva ses deux mains, en fixant ses yeux sur l'Orient, comme si elle eût dit à Dieu : Rien autre que toi ne m'occupe.

Te lucis ante, se prit-elle à chanter si dévotement et avec des notes si douces, qu'elle me fit oublier moi-même.

Pier-Angelo Fiorentino, 1858 (reprise par Hachette en 1861)

C'était jà l'heure qui tourne le désir
Aux navigants & attendrit le cœur
Lorsqu'ils ont dit aux doux amis adieu,
Et qui d'amour le pèlerin nouveau
Emeut s'il oit une cloche au lointain,
Que l'on croirait pleurer le jour qui meurt ;
Lorsque je commençai à rendre vain
L'ouïr, voyant debout une des âmes
Qui demandait silence de la main.
Elle joignit & leva les deux paumes,
Les yeux fixés encontre l'Orient,
Comme disant à Dieu : « D'autre n'ai cure. »
« Te lucis ante » si dévotement
Sortit de sa bouche, et en si douces notes,
Qu'il me mit hors de mon entendement.

A. Pératé, éd. J. Beltrand, 1922

C'était déjà l'heure qui ramène vers la terre le désir
de ceux qui naviguent, et leur attendrit le cœur
le jour qu'ils ont dit aux doux amis : « Adieu... »

l'heure où le nouveau pèlerin d'amour
se sent blessé, s'il entend au loin un son de cloche
qui semble pleurer la lumière près de mourir ;

quand je commençai à rendre vain
le sens de l'ouïe, attentif seulement à regarder une de ces Âmes
debout, qui demandait d'un geste qu'on l'écûtât.

Elle joignit et éleva les deux mains,
Fixant les yeux vers l'Orient,
Comme si elle avait dit à Dieu : « Rien autre ne m'est plus. »

Te lucis ante si pieusement
Lui jaillit de la bouche, en un chant si doux
Qu'il me fit perdre conscience de moi-même.

L. Espinasse-Mongenot, Firmin Didot, 1932

Il était déjà l'heure où s'émeut de regret
Et s'attendrit le cœur de ceux qui sont en mer,
Le jour qu'aux doux amis il fallut dire adieu ;

L'heure qui point d'amour le nouveau pèlerin,
Si dans l'espace il entend une cloche
Qui semble, par son glas, pleurer le jour qui meurt.

Tout se tut et l'ouïe se rendait inutile,
Quand je vis se dresser l'une d'entre ces âmes,
Qui faisait de la main signe de l'écouter :

Elle joignit et leva ses deux paumes,
Les yeux fixés du côté d'Orient,
Comme pour dire à Dieu : « Je ne pense qu'à toi. »
Et puis si dévotement l'air *Te lucis ante*
Lui jaillit de la bouche, en mélodie si douce
Qu'il me força de m'oublier moi-même.

Henri Longnon, Classiques Garnier, 1951

Il était déjà l'heure, au cœur attendrissante,
Qui tourne le désir des marins vers le jour
Où l'adieu des amis berçait leur âme absente,
Et qui du voyageur aiguillonne l'amour
Lorsque, dans les lointains, il entend une cloche
Pleurer le jour mourant sur les champs d'alentour.
Je commençais à tendre en vain l'oreille : proche,
Une âme se dressa tout à coup, en priant
Que l'écoutât le cercle attentif dans la roche.
Elle vint et fixant les yeux vers l'Orient,
Elle leva les mains comme si, grave et fière,
Elle disait adieu, seule s'en souciant.
Elle chanta d'un souffle : – Avant que la lumière
S'éteigne... – et d'un tel ton et si dévotement
Que j'en fus hors de moi dès la strophe première.

Martin Saint-André, Bibliothèque des études poétiques,
Paris, 1938 puis 1966

L'heure venait qui plie à lent désir
les navigants, et leur cœur s'attendrit
du jour qu'ils ont douce amitié laissée ;
alors, les sons d'une cloche lointaine
blessent d'amour le pèlerin nouvel,
comme pleurants la clarté qui se meurt.
Et moi de qui l'ouïe or se fait vaine,
je me prends à mirer l'une des âmes,
droite et priant de la main qu'on l'écoute.
Elle joignait et levait les deux paumes,
les yeux tendus vers l'orient serein,
pour dire à Dieu : « Hors de toi n'ai chalance. »
Puis de sa bouche un *Te lucis* s'élève
pieusement, à notes si souèves
qu'elles me font de ma mémoire issir.

André Pézard, Gallimard, La Pléiade, 1965

C'était déjà l'heure qui reporte en arrière les désirs de ceux qui naviguent et leur attendrit le cœur, le jour où ils ont dit adieu à leurs doux amis, l'heure qui émeut d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend tinter une cloche lointaine qui paraît pleurer le jour qui se meurt, lorsque je commençai à ne plus entendre et à regarder une âme qui s'était levée et qui, de la main, demandait qu'on l'écoutât. Elle joignit les deux paumes, puis les éleva, les yeux fixés vers l'Orient, comme si elle disait à Dieu : « De rien d'autre je n'ai souci. » « Te lucis ante » lui sortit des lèvres si dévotement, et avec des accents si doux, que ce chant me fit perdre conscience de moi-même

Alexandre Masseron, Club français du livre, 1964
(1^{ère} édition Albin Michel, 1949)

L'heure approchait qui change le désir
des gens en mer, et leur mollit le cœur
le jour qu'aux doux amis fut dit l'adieu,
blessant d'amour le pèlerin novice
s'il entend quelque son lointain de cloche
qui paraisse pleurer le jour qui meurt,
quand je sentis devenir inutile
l'ouïr, et vis une âme redressée
qui de la main priait qu'on l'écoutât.
Elle joignit et leva ses deux paumes,
gardant ses yeux fixés vers l'orient,
comme pour dire à Dieu : « Toi seul m'importes. »
Pieusement de ses lèvres jaillit
Le Te lucis, en des notes si douces
Que j'en perdis conscience de moi-même.

M. Scialom, Livre de Poche, 1996